

Les Martyrs de la Résistance

Jean GOSSET

La semaine dernière a été célébré, à Paris, un service à la mémoire de Jean Gosset, mort au camp de Neuengamme en février 1945. Pour beaucoup de nos camarades, le nom de Gosset est presque celui d'un inconnu. Il faut au moins qu'ils sachent que c'est lui qui fut à l'origine de la naissance de notre mouvement dans le Loiret. Il faut aussi qu'ils sachent l'étendue de la perte que nous cause sa mort.

Qu'on me permette de revenir un peu en arrière : J'avais connu Jean Gosset au groupe *Esprit* bien avant la guerre. Il était, si jeune encore, parmi ces professeurs de philosophie de la nouvelle génération pour qui la technique de la connaissance ne doit point être un obstacle entre les hommes. Nul ne souffrait plus que lui du risque d'être, au milieu de la classe laborieuse, un intellectuel « séparé » ; séparé de ceux que la culture n'avait pas ouverts à la spéculation et à l'analyse. A Brest, il s'était dévoué à la culture populaire dans les Bourses du Travail. Car ce catholique sincère — dont la foi était aussi discrète que le savoir — était un militant cégétiste. Il était de ceux qui, par le contact direct ou par les écrits, voulaient non seulement qu'on prit position nette, mais qu'on s'engageât totalement. Non qu'il ne fût pas, comme dit un de ses amis, « tiraillé entre la volonté de sauvegarder les valeurs personnelles et la crainte de l'inefficacité politique ». Mais il sentait que pour l'intellectuel le devoir est double : ne pas être plus qu'un autre inapte à l'action et surmonter par ailleurs, sur le plan de la pensée, les tentations du renoncement et du repli. Pour lui le mot *esprit* prenait un sens intégraliste et ne jetait d'interdit sur aucun secteur de la vie.

Vint la guerre. Lieutenant de réserve au 131^e, il rejoignit Orléans. Il passa chez moi sa dernière soirée avant le départ pour le front. Je n'oublierai pas ces heures-là, devant la fenêtre ouverte sur la nuit encore chaude de septembre. Il fit la Belgique, Dunkerque, l'Angleterre, puis les derniers combats de Normandie. Il rapporta une croix de guerre. Une vraie, naturellement.

Démobilisé, il avait repris au collège de Vendôme son métier de professeur. Je le revois, en août 1940, avec notre ami commun Paul Landsberg, d'origine allemande, ancien professeur à l'Université de Bonn, qui se cachait alors à mon domicile. Celui-là aussi était une très haute et très vaste intelligence. Il laissera un nom dans la philosophie, et il eût peut-être égalé son maître Max Scheler, s'il avait eu plus longue carrière. Landsberg s'était enfui d'Allemagne en 1934 pour échapper déjà aux nazis. A Barcelone, où il avait enseigné par la suite, il s'était naturellement rangé chez les Républicains. Revenu en France, il avait de toutes ses forces, et jusqu'en avril 1940, combattu l'idéologie qu'il détestait. Je revois encore ces deux hommes tandis que nous écoutions les premières chroniques de Londres dans le désarroi de la défaite ; l'un, traqué et quasi-seul au monde, mais calme ; l'autre impatient de reprendre le combat et disant : « Alors, on ne fait rien ?... ». Ils sont morts tous les deux, Gosset à Neuengamme, Landsberg à Orianenbourg. Passé en zone sud avec de faux papiers que Ségelle et un policier patriote m'avaient procurés pour lui, Landsberg fut pris après 1942. Et la Gestapo, après dix ans, se vengea.

Dans cet automne de 1940, Gosset me donna quelques « papiers » que nous pûmes dérober à la vigilance de la censure allemande. Dans un article pour la défense de l'École Normale Supérieure, lui, catholique, il rendait contre les calomnies de Vichy, étalées dans certains journaux, un hommage à la mémoire de Lucien Herr et de son propre maître Bouglé, dont il montrait sans peine que « l'anticléricalisme » n'était « nullement sectaire ». Mais tout cela n'était encore que jeu. Il partit à Paris, boursier de doctorat en philosophie. Je ne le revis que dans l'hiver de 1942-43. Je compris tout de suite qu'il était « dans le bain » jusqu'au cou. Il venait me demander de prendre contact avec des éléments syndicalistes clandestins, comme Bothereau, qui était alors camouflé à Tavers. Ce fut le début de Libération-Nord dans le Loiret. Parallèlement, il entretenait déjà des relations locales sur le plan du Réseau Cahors-Asturies. Et il avait mis en branle, sans aucune peine naturellement, son ami Roger Giry, camarade de guerre au 131^e, qu'il avait jugé du premier coup. Entre tous ces gens, André Fougerousse fut, dès ce moment, un agent de liaison infatigable avant de devenir lui-même, ayant à son tour pris le maquis, un agent permanent de renseignement et d'action. Quant à Gosset, il avait succédé à Jean Cavaillès, après la capture de celui-ci, comme chef des Groupes du réseau Cahors-Asturies. Son travail au réseau fut considérable. J'emprunte à une brève nécrologie de la revue *Esprit*, le portrait de ce militant héroïque :

« Dans la semaine qui suivit son incorporation, Jean Gosset fut chargé d'une mission de renseignement sur les côtes de Bretagne, en territoire interdit. Il s'imposa à ses camarades par un héroïsme sobre et intrinsèque. Sa discrétion devint légendaire. Il ne parlait pas. D'aucuns lui reprochaient son silence : c'est qu'il participait lui-même aux coups de main les plus téméraires tout en dirigeant les opérations de plus en plus vastes dont il avait la responsabilité, et il savait combien de vies ont été gaspillées dans les premiers temps de la résistance par défaut de prudence.

« Dans l'hiver 1943-44, il fut envoyé à Londres. Il en revint inquiet, confirmant l'impression qu'en avait lui-même rapportée Cavaillès. Ceux qui constituaient alors « l'entourage de De Gaulle » vivaient dans une atmosphère d'intrigues, de politicieries et souvent de réaction. Chez nous aussi, il y avait dans la Résistance des personnages impurs, et Gosset le savait mieux que d'autres. Il avait dû abandonner ses premiers compagnons de lutte pour se consacrer à un travail purement technique de sabotage. Réduit à Londres au rôle de témoin, il souffrit davantage de cette médiocrité et il est incontestable que ses derniers mois de liberté en furent assombrés. Il se jetait au combat avec une sorte de désespoir de plus en plus exigeant. Sa santé d'ailleurs avait été ébranlée, d'abord par l'imaginable dépense nerveuse d'une activité clandestine sans répit, puis par les suites d'un accident d'atterrissage en parachute, à son retour de Londres. Il s'était fêlé la cheville et c'est de cette blessure, infectée, et des mauvais soins qu'il est mort en déportation. Il avait été arrêté à Rennes, quelques semaines avant le débarquement de Normandie. »

Gosset eut la Croix de la Libération. Mais il mourut sans le savoir.

Tel fut l'homme que nous pleurons et que pleurent aujourd'hui une jeune femme et trois petits enfants. A nos yeux Gosset représentait, outre l'abnégation, outre le courage et la ferveur, cette chance de révolution morale, cette espérance de rénovation profonde du destin français, par un humanisme lucide et vivant, dans la justice sociale. Il souffrirait, bien sûr, du marasme actuel de la nation, de l'indigence des hommes, des partis, des doctrines ; de l'impuissance générale du monde à dominer les problèmes. Il souffrirait de voir les impurs continuer à gouverner et le sectarisme de droite et de gauche, la mesquinerie fondamentale des médiocres et des avides ressurgir, intacts, du creuset de douleur commune où l'on avait espéré fondre tout cela.

Mais il ne renoncerait pas, plus qu'hier. Et c'est précisément la leçon qu'il nous donne.

Roger SECRETAIN.